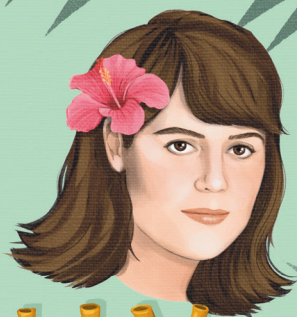


Patricia
Paquin



COQUEAUX
DE COCO

Fragments d'une vie
pas ordinaire



Patricia
Paquin

COPEAUX
DE COCO

*Fragments d'une vie
pas ordinaire*

 Libre
Expression

TABLE DES MATIÈRES

Préface	11
Avant-propos.....	15
Un pieux mensonge.....	17
Le roi de la valise	25
Un salon des plus exotiques	31
La porte tournante du show-business	37
L'été de mes onze ans.....	43
J'cours les concours	47
Allons enfants de la Patrie.....	53
Donnez généreusement	61
Sainte Fesse!	65
L'appel d'une vie.....	69
Un mariage royal.....	75
Graine de star	81
Tremblement de cœur	87
Groupie un jour, groupie toujours	91
L'autre versant de la montagne.....	99
Le monde de Benjamin.....	105
Mes partenaires de crime.....	113
Aimes-tu la vie comme lui?.....	119
Du Winnebago au métro	125

Quand l'amour se chasse et se trouve	131
Moi et compagnie	139
Un bal, un mariage et une surprise	145
Quand nouveau départ rime avec souvenirs du passé	153
Chez Cheval	159
La ligne du temps et d'arrivée	165
Quand le rideau tombe	171
Épilogue	183
Remerciements	187

UN PIEUX MENSONGE

Le 4 mars 1968, la pièce *Les Belles-sœurs*, écrite par Michel Tremblay, est présentée pour la première fois au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Quelques semaines plus tard, la Ligue majeure de baseball annonce que nous aurons notre propre équipe, les Expos de Montréal. Enfin, le salaire minimum passe, au Québec, de 1,05 \$ à 1,25 \$! C'est sur ces bonnes nouvelles que mon frère jumeau et moi venons au monde le 25 octobre 1968.

Pour Gisèle et Marcel, mes parents, cette année-là aura été à la fois étonnante et réjouissante. Après la naissance de ma sœur Caroline en 1961, puis celle de Dominique en 1963, voilà qu'ils apprennent avec stupéfaction qu'ils vont non seulement être de nouveau parents, mais l'être deux fois plutôt qu'une !

Une belle surprise rapportée d'un voyage à New York en décembre 1967, après une soirée bien arrosée. Ma mère se souvient qu'ils avaient assisté à un spectacle de cabaret plutôt osé dans une boîte de nuit de la 42^e Rue et, sans doute émoustillés par les artistes sur scène, ils avaient

bu toute une bouteille de gin et eu bien du plaisir...

Mes parents ont toujours aimé faire la fête et voyager, et ce n'était pas leur première escapade à New York. Cette fois-là, ils étaient accompagnés de la sœur de ma mère, Fernande, qu'on a toujours appelée Marraine. D'ailleurs, pour la petite histoire, Marraine est demeurée vieille fille jusqu'à l'âge de cinquante ans. Sa destinée a changé lors d'une croisière en famille quand ma mère lui a présenté un homme qui habitait Bayonne, au New Jersey. Ce fut le coup de foudre ! Marraine, toujours vierge et baragouinant l'anglais, est partie vivre aux États-Unis pour se marier avec son bel Américain. Comme notre famille était très proche d'elle, on lui a souvent rendu visite, en en profitant pour passer du temps à New York.

Marraine était une petite rouquine qui mesurait à peine quatre pieds et onze. Lorsqu'elle s'assoit, ses pieds se balançaient dans le vide. Aussi mignonne que détestable, on ne savait jamais lequel de ses traits de caractère allait faire surface. Comme cette journée où, alors qu'elle était fâchée contre ma mère, elle avait fait euthanasier le chat familial qu'elle gardait pendant quelques jours. Elle était vraiment imprévisible, mais elle savait aussi se montrer très généreuse à l'endroit de notre famille.

Marraine était présente lorsque mes parents se sont rencontrés, un 12 janvier, alors qu'ils avaient tous deux dix-huit ans. Elle accompagnait ma mère à une soirée dansante pour célibataires au célèbre et très couru Café Saint-Jacques,

sur la rue Sainte-Catherine au coin de Saint-Denis, à Montréal. Mon père y était, ayant décidé de suspendre pour la soirée ses travaux de sociologie et d'aller se changer les idées avec un ami. Quand il a aperçu Gisèle, il n'a fait ni une ni deux; il est allé la voir et ils ont passé la soirée ensemble. Sans hésiter, il a ensuite largué une fille qu'il voyait à l'occasion et il a rappelé Gisèle, lui demandant si elle voulait passer la Saint-Valentin avec lui. Trois ans et demi plus tard, Marcel a demandé en bonne et due forme la main de ma mère à mon grand-papa, Alfred Matteau, et quelques mois plus tard, ils se mariaient à l'église Saint-Viateur d'Outremont.

Revenons à cette fameuse soirée à New York où le trio, un peu éméché, rentre à l'hôtel. Pendant que Marraine dormait à poings fermés dans le lit voisin – c'est du moins ce qu'elle a toujours prétendu! –, Gisèle et Marcel s'affairaient activement, sans le savoir, à agrandir leur famille. Et ça y allait aux toasts, même que ma mère s'est longtemps souvenue de cette fin de soirée qui lui a procuré un orgasme comme elle n'en avait jamais eu. « Oh! mon Dieu! C'était comme un double orgasme! », avait-elle pensé sur le coup. En plein dans le mille! C'est clair que j'étais prédestinée à avoir du fun...

Neuf mois plus tard, en octobre 1968, mes parents complètent leur famille avec deux bébés en santé et, dans un élan d'originalité, ils décident de nous prénommer Patrice et Patricia. Deux prénoms qui se sont finalement révélés pratiquement inutiles puisqu'au cours des dix-sept premières années de notre vie – soit jusqu'au départ de mon frère en appartement –, on nous

appelait simplement « les jumeaux ». Comme dans : « Les jumeaux, venez souper ! », « Les jumeaux, allez vous coucher ! » ou encore « Les jumeaux, avez-vous mis le feu au sous-sol ? ! »

Nous avons vécu nos cinq premières années collés sur notre maman à faire de mauvais coups en double. Des épisodes devenus célèbres comme refaire la décoration complète de notre chambre avec le contenu de nos couches, prendre la poudre d'escampette et se mettre à courir complètement nus dans la rue devant des automobilistes perplexes, ou encore vider candidement le gin tonic de notre grand-mère de soixante-quinze ans, jusqu'à ce que quelqu'un remarque un certain louvoiement dans notre démarche.

Pas reposant, des jumeaux, comme l'ont vite constaté nos parents, qui avaient déjà deux filles ! Mais c'est assurément le jour où on a englouti deux contenants d'amphétamines que ma mère s'est mise à concocter un plan pour nous gérer. Il faut savoir que ce jour-là, le 5 mars 1971, Montréal et le Québec tout entier vivaient un événement connu aujourd'hui sous le nom de « tempête du siècle », avec des vents de plus de cent dix kilomètres à l'heure. Pas moins de quarante-trois centimètres de neige s'étaient abattus sur la métropole, s'additionnant à un manteau déjà existant, atteignant ainsi un total de cinquante-six centimètres. Il était pratiquement impossible de circuler en automobile et, pendant deux jours, Montréal a été paralysé.

Pendant que la tempête faisait rage, Patrice et moi, sous l'influence des stimulants, agissions

comme si nous avions bu une caisse de Red Bull. Nos parents étaient inquiets ; ils regardaient la neige s'accumuler tout en restant en contact avec une infirmière de l'hôpital Sainte-Justine. Cette dernière tentait de les rassurer : quelqu'un pourrait venir nous chercher en motoneige pour nous conduire à l'hôpital si notre situation venait à empirer. Chose certaine, on était bien énervés et, en attendant qu'on finisse par tomber de sommeil, ma mère avait veillé jusqu'aux petites heures en regardant la programmation spéciale des « 24 h du 10 », une suite de films d'épouvante diffusés pour souligner le 10^e anniversaire de Télé-Métropole.

D'ailleurs, on regardait beaucoup la télé chez nous. Pour Patrice et moi, c'était une bonne source de divertissement et, pour nos parents, une bonne source d'apaisement ! *Les Oraliens*, *Youhou*, *Les Chiboukis*, *Les 100 Tours de Centour*... Ces émissions jeunesse produites par le ministère de l'Éducation du Québec, aux scénarios dignes d'un trip d'acide, occupaient une bonne partie de notre temps.

Quant au plan que ma mère avait élaboré et voulu mettre à exécution, son idée était simple, mais pas nécessairement gagnée d'avance : convaincre le curé de notre paroisse de modifier nos baptistaires d'un mois pour que l'on puisse commencer l'école au plus sacrant ! Elle savait être convaincante, notre mère, et c'est ainsi que, durant toutes nos études primaires, notre date d'anniversaire devint le 25 septembre, question que nous soyons admis plus tôt à la maternelle. Elle utilisera le même

stratagème une douzaine d'années plus tard. J'y reviendrai un peu plus loin.

Patrice et moi sommes demeurés inséparables durant le reste de notre enfance. Nous avons fait toutes nos études ensemble ; nous étions dans les mêmes classes, avions les mêmes amis et partagions la même chambre. Et comme tous bons jumeaux qui se respectent, il n'était pas rare que nous soyons attriqués d'un petit ensemble coordonné, comme lors des nombreuses parades de mode organisées par notre maman.

À la maison, l'un de nos jeux favoris était de simuler une émission de télévision que j'animais, tandis que Patrice faisait office de caméraman. Un jeu en apparence innocent qui a tracé notre avenir : c'est aujourd'hui mon métier d'animer, alors que Patrice a sa boîte de production, ce qui l'amène à faire de la réalisation, du montage et... de la caméra ! Est-ce que c'est ça qu'on appelle de la visualisation ?

Bouddha disait : « Ce que vous pensez, vous le devenez. Ce que vous ressentez, vous l'attirez. Ce que vous imaginez, vous le créez. »

Ma mère, elle, dirait : « Ce que vous forgez vous permet de mieux respirer ! »



*En avant-plan: Patrice et moi
En arrière-plan: Caroline, Dominique, Gisèle, Marcel et Mairaine
Durant cette fameuse croisière où ma mère s'est donné
pour mission de trouver un homme à Mairaine.*



Avec humour et amour, sans détours ni tabous, Patricia nous sert un cocktail de souvenirs marquants, d'anecdotes croustillantes et de tranches de vie inédites, brassés avec un soupçon de candeur, un zeste de folie et beaucoup d'humanité.

Dans ce livre, Patricia Paquin relate son enfance au sein d'un clan familial atypique. Des personnages hauts en couleur qui savaient métamorphoser la banalité du quotidien – on n'a qu'à penser au salon familial, tout droit sorti de Polynésie! –, qui vivaient chaque jour comme s'ils étaient sur scène et qui ont donné le ton à la vie que Patricia s'est bâtie avec ses enfants et son mari.



Comédienne et animatrice, Patricia Paquin fait partie du paysage médiatique québécois depuis plus de cinquante ans. Révélée au grand public grâce à son rôle de Geneviève dans le téléroman culte *Chambres en ville*, elle a œuvré dans de nombreuses émissions

télévisées, dont *Flash*, qu'elle a animé pendant onze ans. Son travail à la télévision a été maintes fois récompensé. Femme engagée, elle s'implique dans différentes causes, dont la sensibilisation à l'autisme.

ISBN 978-2-7648-1662-2



Groupe
Livre
QUÉBÉCOR

